

C'est que Cabestan, dernier marquis de Faustinières, avait fait plus de bruit dans le monde et conquis plus de gloire à lui tout seul que tous ses noble aïeux bardés de

La révolution de 89 avait trouvé le jeune marquis de Faustinières garde du pavillon, c'est-à-dire enseigne de

La République le fit lieutenant.

Un matin, le lieutenant de vaisseau rendit son épau-

lette, demanda des lettres de marque et se fit corsaire.

La noblesse de Bretagne jeta les hauts cris, la famille

Cabestan le renia.

Les Faustinières, du reste, avaient été ruinés par la

révolution ; Plouesnel tombait pierre à pierre, et ses

terres étaient en jachère quand, vers la fin de la Restau-

ration, Cabestan revint prendre possession de son vieux

manoir.

Il était seul ; on ne lui connaissait ni femme, ni ami,

personne qui parût s'intéresser à lui, et on lui suppo-

sa que sa maigre fortune que ses neveux et ses cousins

jugèrent pas opportune de rompre l'ostracisme dont on

avait frappé.

Cabestan, d'ailleurs, ne fit absolument rien pour se

approcher de sa famille.

Il lui rendit mépris pour mépris ; il étendit cette in-

différence dédaigneuse à toute cette petite noblesse des

terres qui le considérait comme un renégat.

Cabestan, du reste, s'installa fort convenablement à

Plouesnel.

Il eut un certain nombre de domestiques, lesquels se

rétribuaient des titres pompeux.

Mais les domestiques ne coûtent pas cher en Bretagne,

Et de fait, Thémaïc, la mère de Cartahut, avec un mari qui était matelot à bord d'une barque de pêche, et Cabestan était déjà bien vieux quand l'enfant naquit.

Cependant, l'ancien corsaire avait pris le petit en grande affection.

A dix ans, son père légal embarqua avec lui Cartahut.

L'année suivante, le petit revint de Terre-Neuve et il était presque un homme.

Ses longs cheveux étaient tombés sous le ciseau ; il avait le teint hâlé, l'œil fier et doux, et il portait crânement en arrière son chapeau ciré.

Cabestan le contempla avec admiration :

— Tu seras un homme un jour, lui dit-il.

Et dans ces paroles il y eut comme une secrète espérance.

Cartahut, en effet, devint un homme.

Il était intelligent ; Cabestan le fit instruire des choses de son métier.

— Tu seras capitaine un jour comme moi, disait-il quand le jeune marin, entre deux campagnes, venait passer quelques jours à Plouesnel.

La mère de Cartahut et son père étaient morts successivement à deux années de distance, mais le jeune homme n'en revenait pas moins à Plouesnel, et Cabestan l'accueillait avec une joie qui ne faisait que confirmer ces bruits de paternité qui couraient dans le pays.

Un beau jour, Cartahut embarqua comme second à bord de la *Belle-Héloïse*, le navire dont Cabestan était un des armateurs.

La veille de l'appareillage, comme il faisait ses adieux au vieillard, Cabestan lui dit :

— Ceci est ton dernier voyage pendant lequel tu auras à obéir. Après tu seras capitaine, et alors je te confierai un grand secret. Je t'ai élevé en homme, et j'ai réussi. De tous les gens qui m'entourent, pas un n'est digne de ma confiance ; toi seul accompliras les volontés dernières du vieux Cabestan.

Le corsaire n'avait pas voulu s'expliquer davantage, et Cartahut était parti pour Saint-Malo.

Pendant toute la soirée, on l'avait vu avec des matelots et des officiers de la marine marchande, tantôt au café des Trois-Ancre, tantôt à l'hôtel de la Marine ; mais à dix heures il s'était subitement éclipsé.

Il avait longé les remparts, gagné la porte de Bon-Secours, s'était fait ouvrir, et avait pris la route de Saint-Servan.

Sur cette route une femme l'attendait ;

Une femme qui s'était jetée à son cou tout en larmes. C'était Mlle Olympe Mignot.

Cartahut n'avait jamais aimé que deux femmes : sa mère et Olympe.

Comment avait-il connu cette dernière ?

D'une façon bien simple, bien naturelle, ma foi !

Loudéac le pilote était un ami de Cabestan.

Loudéac habitait dans la maison de Mme Mignot, la directrice des postes.

La hautaine Olympe avait souri dédaigneusement le jour où elle avait vu Cartahut pour la première fois.

Cartahut s'était pris à l'aimer saintement, ardemment, de toute la virginité de son âme.

Comment Olympe, qui rêvait la fortune et les éblouissements de la vie parisienne, avait-elle fini par répondre à l'amour de Cartahut ?